



Eh! là-bas! dit-il d'une voix terrible. — Page 254, col. 2.

Billot, et expliquer la sainte mission qu'il a entreprise.

— A l'instant! dit Pitou tressaillant de joie à l'idée de retourner près de Catherine.

— Billot, dit Gilbert, donnez-lui vos instructions.

— Les voici, dit Billot.

— J'écoute.

— Catherine est nommée par moi maîtresse de la maison. Tu entends?

— Et madame Billot? fit Pitou, un peu surpris de ce passe-droit fait à la mère en faveur de la fille.

— Pitou, dit Gilbert, qui avait saisi l'idée de Billot à la vue d'une légère rougeur montée au front du père de famille, rappelle-toi ce proverbe arabe: Entendre, c'est obéir.

Pitou rougit à son tour; il avait presque compris son indiscrétion.

— Catherine est l'esprit de la famille, dit Billot sans façon, pour ponctuer sa pensée.

Gilbert s'inclina en signe d'assentiment.

— Est-ce tout? demanda l'enfant.

— Pour moi, oui, dit Billot.

— Mais non pour moi, fit Gilbert.

— J'écoute, fit Pitou, disposé à mettre en pratique le proverbe arabe cité cinq minutes avant par Gilbert.

— Tu vas passer avec une lettre de moi au collègue Louis-le-Grand, ajouta Gilbert; tu donneras cette lettre à l'abbé Bérardier; il te remettra Sébastien: tu me l'amèneras, je l'embrasserai, et tu le conduiras à Villers-Cotterets, où tu le remettras à l'abbé Fortier pour qu'il ne perde pas trop son temps. Les dimanches et les jeudis il sortira avec toi; fais-le marcher sans rien craindre par les plaines et par les bois. Mieux vaut, pour ma tranquillité à moi, et pour sa santé à lui, qu'il soit là-bas qu'ici.

— J'ai compris, s'écria Pitou, ravi de retrouver à la fois les amitiés d'enfance et les vagues aspirations d'un sentiment un peu plus adulte qui s'éveillait en lui au nommagique de Catherine.

Il se leva, prit congé de Gilbert qui souriait et de Billot qui rêvait.

Puis il partit tout courant pour aller chercher Sébastien Gilbert, son frère de lait, chez l'abbé Bérardier.

— Et nous, dit Gilbert à Billot, travaillons!

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LA FAMILLE ALAIN

PAR ALPHONSE KARR.

Onésime et Bérénice parlaient souvent de Pulchérie. Bérénice répétait à son frère ce qu'elle avait dit à leur amie.

— Vois-tu, Onésime, Pulchérie a l'air de ne plus être de la même espèce que nous: d'abord elle est blanche comme le ventre d'un guillemot, et puis elle marche autrement que nous, elle ne dit rien de ce que nous disons, et avec une voix toute différente; il semble qu'elle n'est pas de ce pays. Tu te rappelles cette mouette que tu avais ramassée à la mer, pauvre petit oiseau tombé de son nid du haut de quelque falaise; nous l'avons élevé avec nos poules; et, un jour, quand elle a eu des ailes, elle s'est élevée et a pris son vol sur la mer: c'est l'histoire de Pulchérie.

— Mais, dit Onésime, si Pulchérie est devenue plus belle, et plus savante, et plus aimable, c'est une raison de l'aimer davantage; voilà tout.

— Oui... mais ce n'en est pas une pour qu'elle nous aime d'avantage, ni même autant.

— T'a-t-elle paru changée à notre égard?

— Non, elle nous aime toujours, elle est toujours bonne, et elle a embrassé maman Pélagie et moi avec un bien bon cœur; mais enfin, comme elle voit toute sorte de belles choses que nous ne connaissons pas, comme elle devient très-savante, tout en nous aimant bien, elle ne s'intéressera

plus à ce qui nous intéresse, et elle aimera mieux se trouver avec des gens avec qui elle pourra causer de ce qu'elle sait et de ce qu'elle a vu, des gens enfin capables de lui répondre: ainsi, par exemple, nous ici, nous dansons en rond; eh bien, elle, elle sait toute sorte de danses qu'on danse à la ville, là-bas; cela ne l'amusera plus de danser en rond avec nous; elle sait tout, et nous ne savons rien.

A ce propos, elle m'a chargée de te dire qu'il faut que tu apprennes au moins à lire et à écrire; et, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas t'en tenir là. Elle m'a parlé de jeunes gens qu'elle voit, et j'ai bien retenu comme elle fait l'éloge de ceux qu'elle trouve de son goût. Ainsi elle m'a dit, une fois que nous jasions à la maison, en me parlant de je ne sais qui: « C'est un cavalier accompli. » Je croyais d'abord que c'était quelqu'un qui montait bien à cheval; mais elle m'a expliqué. Eh bien, ça n'est pas cela; ce cavalier accompli, c'est un homme... Elle ne m'a pas dit s'il savait lire et écrire, mais je crois bien que oui; c'est un homme qui est très-bien habillé, qui sait bien danser, bien se battre à toute sorte d'armes, bien monter à cheval; qui dit toute espèce de jolies choses aux jeunes filles; je me suis bien rappelé tout pour te le dire: tu ne sais rien de tout cela!

Moi, je puis encore causer un peu avec Pulchérie, parce que je sais à présent lire et écrire et un peu compter; mais, toi, tu ne sais rien.

— Comment, je ne sais rien! mais il n'y a personne ici pour louvoyer en canot au plus près du vent à côté de moi. Est-ce que je ne connais pas bien les marées? Est-ce que tu connais quelqu'un capable d'acquies (amorcer) une manne de cordes aussi souplement que moi? Et faire une épissure donc!...

— Oui, mais je te l'ai dit: Pulchérie n'est pas de la même espèce que nous; notre coq n'était pas le mâle de la mouette, et elle est partie; il faut que tu te rendes plus semblable aux jeunes hommes de l'espèce de Pulchérie, si tu veux que Pulchérie